

Jusqu'au cerveau personnel – la rampe, longue, lente, du langage, épuisée de verbes, en contrebas : ne paraît que dans les marges, loin d'une photo-existence qui a bien du mal à mesurer un rôle dédoublé – hantise du demeurant. S'explique plus facilement depuis Jahnn : *Le cerveau, travaillant fébrilement au milieu de cette tristesse, embrassa l'ensemble d'un coup d'œil, ordonna, sépara, plaça d'autres événements devant le regard intérieur de mes yeux fatigués, depuis longtemps mis sous tutelle*¹. Le langage alors s'amoncele sur un terrain d'abandon, l'être-dit est recueilli sans jugement car il ne peut être vu que depuis le regard intérieur qui a pris soin de classer un réel vital en son sein, l'a débarrassé de sa honte et de sa fatigue à ne jamais pouvoir s'exprimer correctement en société.

Doucement, dans le temps, les marges sont devenues le lit des *Tas*. En ce sens que le lieu – ce lit – du sommeil et que le sommeil lui-même n'existe pas, n'est qu'un espace de pensée où coagulent, se soudent, se griffent, tout une série d'images cinématographiques, mouvantes sans restriction de durée dans le temps et où parfois, la conscience lâche la bride sur un instant T qu'on pourrait vulgairement qualifier de rêve. Donc, outre marges devant rester silence, ne pouvant être dites, wittgensteiniennes assurément, ici, l'écrit tend ce regard inversé du réel, dans le puisement des catastrophes – tourné non plus vers soi, mais en soi – à percer, l'instable matière du *tonneau-soi*, ici :

*je cherche l'image que je cherche
pour expliquer ce fil de matière
qui se tord en mots*².

Cette recherche est ici visible par l'invisible. Le chemin jusqu'au cerveau personnel se fait dans l'ombre d'une parole-éponge qui s'imbibe de tout ce qui peut jaillir de ce regard intérieur. Elle grandit de ce savoir. Elle grandit de ne pas (se) savoir. Ce savoir est comme le sel. Comme un regret, un besoin d'ajouter un complément aux *Tas*, une structure ; l'ajout des nombres, quantifier cet irréel, lui donner confiance, lui dire qu'il ne sera jamais vraiment seul et qu'en même temps la solitude est la seule vraie vie possible en soi. Car ce qui est écrit n'est lu par personne, c'est un réel perdu d'avance, on le jette dans la gueule du loup qui est la gueule du soi et du monde et la chambre noire du cerveau emploie sa chimie compliquée pour créer des pistes, des morceaux de réel – ici, à la différence des *Tas* – qui s'assemblent sous le socle du nombre, la condamnation à la demi page qui tord la gorge de la pensée pour lui faire cracher l'essence de son être vital, bernhardien dans la manière de tamiser la médiocrité ambiante, de n'en garder qu'un vague arôme, son plus pur calice de pauvreté et ce qui fait tenir debout, les bras le long du corps : c'est un échange du réel vrai, perçu par le cerveau qui finalement se résout à jouer le jeu du réel plus que vrai qui est, bien entendu : le faux et le masque du faux.

Mime : dialogue possible entre le cerveau extérieur et le cerveau intérieur : Je veux bien aller dans la rue, me montrer et faire la comédie du langage mais s'il te plait aide moi à mettre un peu d'ordre dans tout cela et surtout laisse moi croire que tout cela est bien la vie réelle, que je ne me suis pas trompé et donné ce mal à ne pas exister dehors pour exister dedans, pour rien. Tu t'es, bien sûr, trompé, mais c'était le seul chemin possible donc tu as eu raison, le fait d'être dans ce rien provoque ce désespoir : insatisfaction de ne pouvoir être vu ni de l'extérieur ni de l'intérieur, en cela une duplicité de voix dans le cerveau et le besoin constant de les écouter comme si elles venaient d'un dehors possible et réalisable, se forment alors ce qui t'amènera vers le cerveau personnel et en même temps la certitude de ne jamais pouvoir l'atteindre. Merci, me voilà rassuré.

¹ - *Les Cahiers de Gustav Anias Horn*, Hans Henny Jahnn, Tome I, p. 64.

² - *Fantaisies*, Philippe Grand, p. 14.

Face à l'échec de l'expression, la saignée personnelle est à la fois le besoin de sentir ce trouble pour exister de la même manière qu'il faut lui trouver un refuge pour ne pas trop y penser, du moins laisser le cerveau personnel s'en charger et traiter les données qui se forment en lettres pour leur attribuer une identité de passage. Le texte qui s'écrit en ce lieu, apocryphe délinquant, criminel de son propre état de doute, immatriculé en sa lettre, en son mot, en son obsolescence

Au dehors, déjà, les pères Noël pendent au balcon. Celui que je vois de ma fenêtre est vulgairement accroché à un petit bout de corde et il tend désespérément les bras vers le foyer. Le bitume, au dessous, lui réserve une mort brutale et certaine. Au-dedans, la famille est à table et je vois s'agiter des jambes des joueurs de foot sur un écran plat de la taille d'un panneau publicitaire. Cette suspension dans le temps et dans l'espace est en un sens le lieu où l'écriture peut se produire. Elle voit son objectif tout en sachant qu'elle ne pourra l'atteindre. Elle ne peut chuter plus bas, à moins qu'on lui coupe sa corde. Elle peut simplement avoir peur. Son lieu la dérange. Elle a du mal à se faire voir, elle voudrait l'être mais pas trop et si elle l'est, rester incomprise. Les questions s'entrechoquent tout le jour, toute la nuit, la vie se fait au-dessous, au-dessus. Le cerveau emmagasine une foule de données ahurissante et tout bonnement impossible à restituer, magma général de peur, de désir, d'incapacité, de froid, de rires et de larmes, de lectures, d'impressions. Et certains pères Noël restent suspendus ainsi au balcon toute l'année, délaissés par leur foyer dans leur accoutrement ridicule et on les retrouve en plein été, couverts de terre, de pluie, de vent, de sable, de neige mais toujours accrochés à leur maigre bout de corde, ayant accepté tacitement de n'être plus regardés par personne.

Julien Marchand